

Entrevue avec Léa Roback

Une femme engagée dans de justes causes, une mémoire contemporaine

par Ghila Bénésty-Sroka

In this article, the reader is introduced to Léa Roback, a grass-roots militant for Jewish and human rights, who leaves us with the message that while it is important to fight for one's rights, it is equally important to acknowledge the humanness of the oppressor.

Et si Léa Roback rencontrait Superwoman?

Depuis une dizaine d'années, on assiste en France à la dénonciation de l'écroulement des idées et de l'aviilissement de la notion de culture. Au Québec, notre activiste nationale déclare tout de go que l'intelligence ne saurait consentir à une telle dégradation.

Dans cette entrevue réalisée bien avant le référendum, Léa Roback dit tout.

Tout, haut et fort !

Cette femme qui n'a jamais hésité à se prononcer croit fermement, à l'instar de Morgan Sportes, que le rôle de l'intellectuel est d'être le grain de sable critique de toute société.

Lire Léa Roback, c'est déjà l'avoir adoptée.

Ghila: Léa Roback, nous sommes, dans votre appartement rue Côte-des-Neiges, en plein quartier populaire. Vous-même êtes issue d'une famille nombreuse, pas bien riche, d'origine juive. Comment avez-vous vécu votre enfance et, en particulier, ces préjugés qui ont de tout temps associé les juifs à l'argent?

Léa: Je suis née à Montréal ainsi que mon frère aîné, rue Guilbeault près du boulevard St-Laurent et de la rue Clark. Nous avons déménagé à Beauport quand j'étais toute petite.

Le curé disait: «Il ne faut pas aller acheter chez les juifs, encouragez plutôt monsieur Roy qui est un catholique, un Canadien français.» Nous étions les seuls juifs, mais il



Léa Roback, 1991.

craignait que d'autres familles ne s'installent. Maman a eu dix enfants, dont un, le dernier, est mort à la naissance. Pour elle, les enfants étaient des cadeaux du bon Dieu. Il faut dire que chez nous, on sortait le bon Dieu comme on sort un parapluie quand il pleut. Nous avons donc été élevés dans cette grande famille. Nous étions heureux.

Parlez-nous un peu de vos parents...

Papa était jeune lorsqu'il est arrivé de Pologne vers 1889. Il passait son temps à apprendre la Torah, le Talmud, la manière de vivre. Il étudiait. Maman est née elle aussi en Pologne, près de la frontière allemande. Leur mariage a été arrangé par un marieur. À l'âge de 15 ans, maman était si jolie que ma grand-mère avait peur qu'elle ne se fasse violer et elle a voulu lui trouver un mari *subito presto*. On l'a

mariée à 16 ans, furieuse parce qu'elle ne voulait pas s'attacher si vite. Quand je lui ai demandé pourquoi elle n'avait pas protesté, elle m'a répondu: «Mais ce ne sont pas des choses que l'on disait à nos parents!» Mon père avait 13 ans de plus qu'elle. C'était courant à cette époque. Il était un homme de savoir. Lorsqu'il devait se rendre à Québec acheter la viande kascher, il oubliait souvent de rapporter ce que maman lui avait demandé, mais il revenait toujours avec un livre dans sa poche. Pour lui, c'était aussi important que la viande.

À quel âge avez-vous découvert l'antisémitisme au Québec?

Lors de notre arrivée à Beauport. On entendait toutes sortes de commentaires. Le curé n'avait jamais rencontré de juif de sa vie. Il ne s'imaginait

pas que nous étions des êtres humains comme tout le monde. Maman, qui parlait bien français comme mon père, nous disait toujours: «Quand on vous crie «Maudits juifs !», répondez: «Pourquoi dites-vous ça? Est-ce que nous vous appelons maudits Canadiens français?» Les gens ne savaient pas quoi rétorquer et partaient. Et puis graduellement, on a commencé à mieux se comprendre, à jouer avec les autres enfants.

Avez-vous reçu une éducation juive?

Oui, un rabbin venait même nous montrer à lire dans les livres. Pour mon père, pour mon oncle qui était professeur à Harvard, il était très important que nous connaissions nos antécédents, nos fêtes.

J'imagine qu'il n'y avait pas de synagogue à Beauport. De quelle façon participiez-vous aux fêtes juives?

Mon frère et mon père marchaient de Beauport jusqu'à la synagogue de Québec. Pour les grandes fêtes, il nous arrivait aussi de faire le voyage avec maman et d'y rester deux jours.

Aujourd'hui, après toutes ces années de militantisme, sur lesquelles nous allons d'ailleurs revenir, que représente pour vous le fait d'être juive?

Je suis très fière d'être juive. Quand j'entends des commentaires anti-sé-

Je suis très fière d'être juive. Quand j'entends des commentaires anti-sémites, je réponds : «Le bon Dieu que vous priez dans votre religion catholique était un juif!» Les premiers temps, je me fâchais, mais il y a l'art et la manière de se fâcher.

mites, je réponds aux gens : «Le bon Dieu que vous priez dans votre religion catholique était un juif!» Les premiers temps, je me fâchais, mais il y a l'art et la manière de se fâcher. Maman disait toujours : «Si on se fâche avec un sourire, les gens comprennent plus vite.»

Avez-vous des contacts avec la communauté juive montréalaise?

Bien sûr! J'ai des amis juifs qui viennent me voir, on se téléphone constamment. Je ne pourrais pas vivre sans lien avec la communauté. Je vais aussi de temps en temps à la bibliothèque juive, au Centre Saidye Bronfman.

Pensez-vous que pour être acceptée par les Québécois, il faille rejeter son identité?

Non, jamais. Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures: on m'accepte comme je suis, juive, ou on ne m'accepte pas. C'est tout. Mais je remarque que mes amis qui ne sont pas juifs comprennent cela très bien.

Vous avez travaillé très jeune et mené beaucoup de luttes, notamment dans les milieux syndicaux. Vous est-il arrivé par le passé de devoir combattre des employeurs juifs?

Oui, surtout dans le secteur vestimentaire, où de nombreuses femmes sont employées.

Vous adressez-vous à ces patrons en yiddish?

Quelquefois, je leur parlais en yiddish, mais ils me répondaient en anglais. J'essayais de leur faire comprendre que 16 cents l'heure d'augmentation ne leur enlèverait rien. Ils me répondaient: «C'est pas vos affaires!»

Comment arriviez-vous à les convaincre?

Le fait de ne pas être seule, de devoir parler au nom de toutes celles qui n'osaient pas, me donnait du courage. Elles éprouvaient du respect pour l'employeur uniquement parce que c'était un patron. Moi, je leur disais : «Le patron a besoin de nous. S'il ne nous avait pas, il serait obligé de prendre le

fer à repasser ou le balai. C'est pas le bon Dieu!» Elles craignaient de perdre leur emploi. J'essayais de leur faire comprendre que si nous nous soutenions, personne ne perdrait rien.

Vous est-il arrivé d'éprouver des difficultés à devenir membre d'un syndicat parce que vous étiez juive?

Non. Les juifs ont fondé plusieurs syndicats au Québec, dans le domaine du vêtement par exemple. Les patrons, les tailleurs, les ouvrières étaient juifs. Pour ce qui est des grosses industries, il y avait des Écossais, Bob Haddow en particulier. Il ne mâchait pas ses mots. Il avait une véritable conscience ouvrière et luttait pour que l'ouvrier gagne suffisamment d'argent pour vivre.

Autrefois soufflait ce vent révolutionnaire dans les syndicats: on luttait afin de défendre les ouvriers. Aujourd'hui, on a l'impression que les syndicats sont très corporatistes, qu'ils cherchent plutôt à défendre leur portefeuille que celui du prolétariat. Qu'en pensez-vous?

Je ne crois pas. Il faut bien se dire que les gens qui militent dans les syndicats sont des êtres humains comme tout le monde. Les syndicats sont fondés par des individus, il y en a de bons et de moins bons. Par ailleurs, il est certain que ces personnes doivent aussi accepter la responsabilité

de mener à bien leur tâche, sinon qu'elles s'en aillent. Des jeunes qui sont dans les syndicats viennent souvent me voir et me posent des questions. Je leur réponds: «Il n'y a pas 36 méthodes. On est là pour représenter des travailleurs qui sont sans voix pour se défendre.»

Au début du film qui vous a été consacré, Des lumières dans la grande noirceur, on entend une très belle musique juive ainsi qu'une phrase: «L'Amérique est source de bonheur pour tous.» Est-ce votre avis?

Aujourd'hui, la vie est très difficile. Je ne voudrais pas être à la place des jeunes car ils n'ont même plus cette possibilité de se retrousser les manches et de dire: «Ça va marcher.» Il n'y a pas d'avenir et c'est cruel.

Le Québec est tout de même un paradis par rapport à certains pays d'enfer.

Les jeunes comprennent cela aussi mais je trouve que nous leur avons laissé beaucoup de saletés à nettoyer.

Beaucoup de juifs, et pas seulement des anglophones, quittent le Québec, d'une part à cause de l'instabilité politique et d'autre part parce qu'ils ne s'y sentent pas à l'aise. Croyez-vous qu'à plus ou moins brève échéance, il n'y aura plus de juifs au Québec, comme c'est le cas des pays arabes d'où ils sont partis parce qu'ils étaient persécutés?

Oh non! Je ne crois pas. Il n'y a pas de comparaison entre la situation au Québec et celle qui prévalait dans ces pays arabes.

Mais Mordecai Richler a fait une analyse très polémique sur la société québécoise, dans laquelle il soutient que les anglophones, les juifs et les minorités visibles ont des difficultés à survivre. Ce n'est pas votre opinion?

Je pense que Mordecai Richler n'est pas honnête avec lui-même et avec les juifs. Ses déclarations desservent la communauté plutôt qu'elles ne la servent. Cet homme n'est qu'insulte, un cul intelligent, comme on dit à New York. Je me demande si, lorsqu'il ouvre la bouche, il pense réellement ce qu'il dit ou s'il veut simplement voir l'effet que ses paroles vont provoquer. Quand on arrive dans un pays, il faut donner la main. J'ai pu

expérimenter cela à Berlin et en France où j'ai habité. Lorsqu'on me regardait d'un drôle d'œil, moi, je faisais le premier pas et je saluais. Je m'informais: «Est-ce que je peux vous être utile? Est-ce qu'il y a quelque chose que je pourrais vous prêter?»

Pouvez-vous nous parler de cette période berlinoise de votre vie?

J'ai habité et étudié à Berlin de 1928 à 1933. Auparavant, de 1925 à 1927, j'étais à Grenoble en France. À Berlin, j'ai aussi donné des cours d'anglais, comme beaucoup d'autres étudiants, à des juifs inquiets qui voulaient apprendre cette langue très vite en vue de passer en Angleterre.

Étiez-vous engagée politiquement à Berlin?

J'ai beaucoup appris sur le plan politique là-bas. J'ai rencontré Ernst Toller, j'allais l'entendre parler. C'était un intellectuel intéressé à la politique. À cette époque-là, à Berlin, les gouvernements changeaient comme on change de chemise.

Avez-vous eu l'occasion d'y rencontrer des personnalités connues de l'intelligentsia allemande de l'époque, composée en majeure partie de juifs?

J'assistais à des réunions au cours desquelles les écrivains, les penseurs lançaient leurs livres. Souvent, ils descendaient de la tribune et me demandaient: «Woher kommen Sie? D'où venez-vous? Was machen Sie hier in Berlin? Que faites-vous ici à Berlin?» Et je répondais: «Ich bin studentin. Je suis étudiante».

Pourquoi avoir choisi Berlin pendant cette période trouble de l'Histoire?

Mon frère faisait des études en psychiatrie à Berlin. Il travaillait dans les hôpitaux, de nuit. En tant que juif, il a eu souvent à subir les rebuffades de ses camarades allemands.

Mais lui, qui était canadien, pourquoi est-il allé étudier à Berlin?

Au Québec, il y avait un quota d'étudiants juifs dans les universités anglaises comme McGill. Dans le cas de mon frère, le problème de notre situation financière se posait aussi.

Etes-vous retournée depuis à Berlin?

Non, les gens que j'y ai connus sont morts. J'ai envoyé des paquets,

mais je n'ai jamais su s'ils les recevaient.

Vous êtes donc revenue au Canada en 1933. Qu'avez-vous fait? Avez-vous donné des conférences, tenté d'informer la population sur la montée du nazisme?

Oh oui! J'ai donné des conférences, surtout devant des auditoires juifs, parce que j'étais juive moi-même.

Les Québécois se sentaient-ils concernés?

Certains, oui. D'autres réagissaient en disant carrément: «Ce sont des juifs, qu'ils s'arrangent!» Pour les francophones d'ici, l'Allemagne, c'était bien loin. Ils préféraient s'occuper de leurs propres problèmes, des «maudits Anglais».

Mordecai Richler soutient que Lionel Groulx tenait des propos antisémites. Est-ce vrai?

Oui, je suis d'accord. Il était antisémite et même anti-être humain. C'était une crapule dangereuse, mais à cette époque-là, il était très écouté par les intellectuels francophones. Il m'arrive de demander aujourd'hui à certains de mes amis pourquoi ils l'ont suivi, mais il n'y a pas de réponse. Ils ont suivi le mouvement pour ne pas être en reste. Fred Rose, un juif communiste qui s'était présenté comme député, répétait qu'il ne fallait rien laisser passer, que nous devions réagir tout de suite à ce genre d'attaques. Il avait raison.

Vous êtes de toutes les manifestations

Oui, je ne suis pas naïve. Il faut bien admettre les évidences. On ne peut pas se boucher les yeux parce qu'il s'agit de l'URRS. Ces choses-là se sont bel et bien produites mais nous, ici à Montréal, ne pouvons pas faire grand-chose. Nous pouvons manifester, dénoncer.

Vous avez un frère médecin. Qu'est devenu le reste de la famille?

Il y avait Joe, Henri, Michel, Léo... Michel est mort à 40 ans, Joe était commis-voyageur pour les pharmacies. Léo, qui avait fait une maîtrise à l'Université de Montréal, a été merveilleux pour le mouvement ouvrier. Il a écrit sur la question. Les gens nous demandaient toujours si nous étions jumeaux à cause de nos prénoms semblables. Mais non, j'étais la deuxième de la famille et lui le dernier!

Durant toutes ces années de militantisme, vous n'avez jamais songé à faire vous-même carrière?

Moi, ce que j'aimais, c'était de travailler avec les gens. Je les aimais beaucoup, je me sentais près d'eux. Je me disais: «Qu'est-ce que je vais aller faire là-bas, à l'université?» J'avais déjà obtenu un bac en littérature en Europe. Ce n'était pas mon genre de faire une carrière ou de longues études pour après dire aux gens ce qu'ils avaient à faire.

Même pas pour gagner votre vie?

Des jeunes qui sont dans les syndicats viennent souvent me voir et me posent des questions. Je leur réponds: «Il n'y a pas 36 méthodes. On est là pour représenter des travailleurs qui sont sans voix pour se défendre.»

pour les droits et libertés. En tant que femme concernée par ce problème et avec toute votre expérience de la lutte pour la justice, êtes-vous disposée, malgré votre adhésion au Parti communiste, à reconnaître l'existence des goulags dans les pays de l'Est, où écrivains et poètes étaient emprisonnés parce qu'ils pensaient autrement que les dirigeants?

Je m'étais dit: «Je ne volerai pas et je ne tuerai pas.» J'ai travaillé comme caissière, comme réceptionniste, j'ai fait toutes sortes de choses.

Aujourd'hui, comment survivez-vous? Vous êtes pensionnée?

Oui, je n'ai jamais gagné un très gros salaire, mais la famille est très gentille avec moi. J'ai des nièces et des

neveux. Edgar, qui vit ici, est pharmacien. J'ai aussi un neveu à Toronto.

La solitude vous pèse-t-elle quelquefois?

Non. Je lis beaucoup. Mon activité culturelle, c'est la lecture. Je sors aussi, par tous les temps. Je vais dans le bas de la ville voir ce qui s'y passe. Je vais dans les galeries. J'aime beaucoup l'art, le théâtre aussi, mais c'est devenu tellement cher !

Pour quelle raison avez-vous choisi de ne pas fonder une famille?

Je vais vous dire quelque chose d'assez égoïste. J'ai toujours pensé: «Moi, servir un homme? Non ! Il a deux mains, il n'a qu'à les utiliser.»

Mais lorsqu'on forme un couple, ce n'est pas seulement pour servir. C'est aussi pour partager la tendresse, l'amour.

J'en ai reçu beaucoup quand j'étais jeune. Comme je disais toujours : «Si j'ai besoin d'un homme, je pourrai toujours m'en trouver un, c'est facile.» En vieillissant, j'aime encore recevoir la visite des hommes. On parle, on rigole.

Vous avez fait passer l'engagement politique avant l'amour?

L'amour, c'est très vaste, vous savez. Tout dépend de ce que chacun veut faire entrer dans ce mot, des attentes qu'on a. Moi, j'étais très occupée, j'avais toutes sortes de choses en tête. J'aimais faire l'amour, c'était très bien. Et puis, la caresse d'un homme, bien sûr, c'est merveilleux, on ne peut pas s'en passer. Mais un mari, non.

Les hommes avaient-ils peur de vous parce que vous étiez une femme qui prenait la parole? Est-ce qu'une femme qui prend le micro fait peur aux hommes?

Moi, cela m'était égal. J'ai organisé ma vie à ma façon et si cela ne leur plaisait pas, tant pis !

J'ai le sentiment qu'on ne dialogue pas beaucoup au Québec. Les Québécois possèdent-ils cette faculté de débattre de sujets politiques, d'échanger?

Non, il n'y a jamais eu de débat: «Laisse faire ma fille, monsieur le curé va s'occuper de ça.» Il y avait la confesse, les gens recevaient l'absolution et c'était tout. Beaucoup ont encore une mentalité de ce genre. On met le débat de côté. On préfère ne

pas discuter de certains sujets.

L'engagement politique est-il plus difficile quand on est une femme ?

Oui, on ne nous prend pas au sérieux. L'exemple de madame Casgrain reflète bien cela.

Vous entreteniez de bonnes relations avec elle?

Oui, j'ai bien aimé madame Casgrain. Idola Saint-Jean et Simone Monet-Chartrand aussi. C'est plus difficile quand on est une femme de convaincre la société. C'est seulement récemment qu'on accepte les femmes au gouvernement. Souvent, lorsqu'on marchait avec Idola Saint-Jean, on entendait: «Va donc laver tes couches!» C'était très difficile.

Justement, parlez-nous un peu de votre implication dans les mouvements féministes d'autrefois.

J'ai fait, entre autres, partie du mouvement La Voix des femmes. On y militait pour obtenir le droit de vote. On s'est beaucoup débattues, c'était des réunions à n'en plus finir. Taschereau était contre le droit de vote pour les femmes. «Elles viennent nous montrer leurs chapeaux», disait-il. Mais madame Casgrain s'est débattue, son mari aussi. On a quelquefois dénigré madame Casgrain parce qu'elle vivait à l'aise, elle était de la haute. Mais d'autres femmes étaient aussi riches qu'elle et se fichaient pas mal de la cause des femmes.

La paix faisait-elle partie des objectifs de La Voix des femmes ?

Avant tout, il s'agissait d'obtenir le droit de vote. Sinon, on n'était rien. On l'a eu. Par la suite, nous avons milité contre la guerre. On allait à Ottawa manifester, parler aux députés qui ne comprenaient rien du tout.

Je sais que vous avez souvent, au cours de votre vie, manifesté ainsi pour la paix. J'aimerais connaître votre position à propos de la question palestinienne.

J'essaie de me mettre un peu à la place des Palestiniens. Si on me disait que je ne peux pas habiter à tel ou tel endroit, je dirais merde et j'irais vivre où j'ai les moyens de le faire. Si j'étais palestinienne, je me battrais pour mes droits et j'aurais le droit de le faire,

comme les Israéliens ont aussi ce droit.

Que pensez-vous des politiques d'Israël par rapport à cette question ?

Je ne suis pas d'accord du tout avec ce que j'en entends, mais c'est difficile de se faire une idée claire. Les gens partent là-bas deux semaines et racontent toutes sortes de choses en revenant...

Avez-vous déjà été en Israël?

Non, jamais.

Pourquoi?

Parce que je n'en ai pas les moyens.

Très souvent, des groupes palestiniens anti-juifs vont dans les territoires occupés et reviennent avec un petit bout de film ou d'article et dénaturent la situation du Moyen-Orient. Est-ce qu'on en parle dans votre milieu, parmi vos connaissances ?

Non, pas vraiment. Les gens que je connais ne sont pas allés en Israël.

Pour quelles causes les femmes devraient-elles encore se battre aujourd'hui ?

Il faut continuer, on n'a pas obtenu grand-chose encore, vous savez. Il faut faire vivre le droit de vote qu'on a obtenu, s'en servir. Les femmes ne sont pas assez politisées. Les femmes du peuple, la majorité, on les ignore complètement et c'est malheureux. Moi, je leur dis: «Venez ici, je vais vous prêter de la lecture.»

Quelle est votre position par rapport à la question du droit à l'avortement ?

Je suis pour le droit à l'avortement, je me battrais toujours pour cela. Mettons-nous dans les bottines de la jeune fille de 17, 18 ans qui n'ose pas dire à ses parents qu'elle est enceinte, qui ne veut pas de cet enfant. C'est son corps. Il faut qu'elle ait accès à l'avortement.

Croyez-vous que l'affaire Daigle ait réglé une partie du problème ?

On n'a pas gagné pour les autres femmes, non. Chaque fois qu'une telle situation va se reproduire, il faudra s'en occuper, recommencer.

Il semble que même aux États-Unis, où le mouvement des femmes est pourtant fort, on doive encore descendre dans la rue et se battre pour le droit à l'avortement.

C'est toujours à recommencer parce qu'on touche à l'amour-propre de

l'homme, à son maudit pénis. Moi, j'affirme que la femme a les mêmes droits que le grand Manitou. Je descendrai dans la rue tant que je le pourrai et si j'ai des sous en trop, j'en donnerai, car c'est la femme qui doit décider si elle doit porter un bébé à terme ou si elle doit s'en débarrasser. C'est sa santé.

Dans le Québec contemporain, les femmes immigrantes sont visibles et audibles, elles font savoir à toutes les autres femmes qu'elles ont des revendications. Or, il n'y a pas de solidarité entre immigrantes et Québécoises.

Je crois qu'on connaît encore mal ces gens qui ont quitté leur pays, que ce soit pour des motifs économiques ou pour sauver leur peau. Le Canada est grand. Qu'ils viennent ! Il faut apprendre à travailler ensemble sur nos craintes, à s'en parler, mais surtout, ne pas laisser tomber la personne qui a besoin d'aide. Cela va prendre du temps avant que les gens comprennent.

Avez-vous déjà fait face à des manifestations antisémites au sein du mouvement féministe québécois ?

On n'aime pas les juifs.

Au Québec ?

Partout ! Cela va prendre plus que vous, plus que moi pour rattraper ce temps perdu, pour faire sortir de la tête des gens les préjugés qu'on leur a inculqués. Certains de mes amis francophones sont très gentils, mais ils ont encore beaucoup de préjugés contre les juifs, les maudits anglais...

Ne trouvez-vous pas aberrant qu'aujourd'hui, on soit encore en butte à l'antisémitisme au sein d'organismes tels que les syndicats et les mouvements féministes ?

C'est long et difficile de supprimer les effets de ce poison qui a été distillé pendant des décennies dans les écoles, par la religion.

Vous sentez-vous québécoise ?

Je suis québécoise, je suis née ici.

Plus jeune, bien qu'anglophone, étiez-vous considérée, acceptée comme québécoise ?

Parmi mes jeunes camarades, on m'acceptait.

Quelle est votre opinion par rapport

à l'indépendance du Québec ?

Je n'en veux pas, jamais de la vie!

Que pensez-vous des revendications nationales du Québec ?

Les revendications nationales, ce sont celles de tous ceux qui vivent au Québec, qui y paient des taxes. Le Québec d'aujourd'hui est minable, c'est triste. Les gens ne sont pas suffisamment politisés. Quand on n'est pas satisfait, il faut le dire et agir avec notre bulletin de vote.

Pourquoi pas un Québec indépendant ?

On est un tout petit peuple ici. Qui va gouverner ? Qui a une compréhension suffisante de ce que ce pays devrait être ?

Le nationalisme québécois vous fait-il peur ?

Non. Je connais les gens qui sont dans ce mouvement. Et puis, ce n'est pas pour l'an prochain, ni dans deux ans ni dans cinq.

Comment réagissez-vous par rapport à la question autochtone, aux troubles d'il y a cinq ans et au comportement de l'armée à Kanawake ?

Cela me dérange parce que j'ai de grandes amies qui habitent dans ces réserves.

Vous savez, le racisme contre les Indiens ne date pas d'hier. Il faut absolument lutter contre tout cela.

Quels sont les bons souvenirs que vous conservez du Québec d'antan ?

J'ai connu des gens qui ont été très gentils, qui ont lutté avec moi et je leur suis reconnaissante. Ils savaient que ce n'était pas facile d'être juive, ils comprenaient. Je garde un très bon souvenir, entre autres, de Madame Casgrain.

Il semble y avoir de moins en moins de place pour les anglophones au Québec. Est-ce que cela vous attriste ?

C'est dommage. Mais vous savez, les anglophones et les juifs sont ici depuis tant années... Je leur dis: «Mais pourquoi n'avez-vous pas appris le français ?» et ils me répondent: «I don't have to, je n'en ai pas besoin.» À la maison, maman nous a toujours répété qu'il fallait apprendre la langue du pays où on gagne son pain et c'est ce qu'elle a fait, ainsi que mon père.

En terminant, auriez-vous un message

pour les gens des minorités culturelles ?

Je leur dirais que nous avons tous, ici au Québec, à donner et à recevoir.

Ghila Bénésty-Sroka est la fondatrice et la rédactrice en chef de Tribune Juive, magazine interculturel et La Parole Métèque, magazine du renouveau féministe. Elle est l'auteure de Identités nationales, édition La pleine Lune 1990 et Femmes haïtiennes, paroles de négresses édition La Parole Métèque 1996. Actuellement, elle prépare un doctorat en sociologie à l'UQAM avec une thèse portant sur Mordecai Richler: un phénomène montréalais.

Farmers' Knowledge... Farmers' Seeds.



Two basic ingredients for securing the world's food supply.

Support USC Canada's food security programs in Africa and Asia.

Please make your pledge to USC by calling: 1-800-5656 USC and 234-9335 for Ottawa calls.



56 Sparks Street, Ottawa, O.N. K1P 5B1
(613) 234-6627/FAX (613) 234-6642
uscCanada@web.net

My contribution \$ _____ is enclosed.

(Postdated cheques are welcome)

Name: _____

Address: _____

(Please print and indicate Apt. No. and Postal Code)

Registration number 006 4758 09 10